

CAUSERIE SUR LA SEMIOTIQUE TENSIVE

Tout phénomène renvoie à une inégalité qui le conditionne. Toute diversité, tout changement renvoient à une différence qui en est la raison suffisante. (...) L'expression "différence d'intensité" est une tautologie. L'intensité est la forme de la différence comme raison du sensible. Toute intensité est différentielle, différence en elle-même.

G. Deleuze

1. Le point de vue

Je voudrais dire quelques mots à propos du titre et de l'expression "sémiotique tensive". Je ne le rejette pas, mais il n'a pas ma préférence. L'expression "point de vue tensif" me convient mieux, ou plutôt elle convient mieux aux infortunées sciences humaines, lesquelles, toujours incapables de prédire sérieusement, sont condamnées à la surprise. Ce n'est pas une affaire de subjectivité ou d'engagement du sujet dans l'objet qu'il envisage, mais au contraire d'objectivité ou d'objectivation : une pluralité étant saisie, le point de vue consiste à décrire cette pluralité à partir de l'une de ses composantes. Pour prendre un exemple à portée, l'entreprise de Greimas a consisté à décrire le sens plutôt à partir du récit, à partir de la composante narrative, démarche qui a abouti, ainsi que beaucoup l'ont noté, à concevoir la sémiotique comme une "narrativité généralisée", dont il fallait, selon le mot de Greimas lui-même, "sortir"...

Comment résumer le point de vue tensif ? La tensivité est le lieu d'ajointement et d'ajustement de deux dimensions, de deux dynamiques distinctes : l'intensité et l'extensité, ou encore en nous aidant du sous-titre de *Sémiotique des passions* : les "états d'âme" et les "états de choses". Deux catégories, en l'acception linguistique du terme, étant données, d'où vient qu'elles aient commerce l'une avec l'autre ? qu'elles concordent ou "discordent" l'une avec l'autre ? Le problème sémiotique n'est pas d'abord une affaire d'isotopie, mais de concordance et/ou de discordance.

2. L'option structurale

Recherchée jusque dans les années soixante, l'épithète "structurale" est devenue une marque certaine de ringardise. Il est certes permis de penser que le structuralisme n'a pas tenu

toutes ses promesses, mais s'il est aisé de rejeter d'un revers une étiquette, le rejet du contenu qu'elle recouvre paraît impossible. En effet, il nous semble que la définition de la structure formulée par Hjelmslev : «*entité autonome de dépendances internes*¹.» demeure intacte et, à moins d'une ignorance de notre fait, personne n'a jusques ici proposé mieux. L'option épistémologique du structuralisme voit dans l'objet un réseau de fonctions à démêler : «*Elle [l'hypothèse] veut qu'on définisse les grandeurs par les rapports et non inversement*².» C'est là, nous semble-t-il, la divergence insurmontable entre la sémiotique et la phénoménologie, souvent conniventes. La position de la phénoménologie ressortit à ce que Hjelmslev appelle le «*réalisme naïf*» : «*Au "réalisme naïf" qui prédomine dans la vie quotidienne et qui a prédominé jusqu'ici dans la linguistique, la linguistique structurale propose d'ajouter, à titre d'essai, une conception **fonctionnelle**, qui voit dans les fonctions (dans le sens logico-mathématique de ce terme), c'est-à-dire dans les dépendances, le véritable objet de la recherche scientifique*³.» Le sujet cognitif aménage en quelque sorte un espace dans lequel une totalité singulière, une «*concrecence*» (Cassirer) attend sa résolution en composantes solidaires les unes des autres. Le binarisme n'est donc pas la caractéristique première, ou plutôt : la disparité est la condition de la mise en place d'une complexité signifiante.

3. Linguistique et perception

Si la sémiotique et la phénoménologie se sont rapprochées l'une de l'autre au point que l'on a pu parler pour la sémiotique de "tournant phénoménologique", nous devons en rechercher les raisons plausibles. La première tient à la situation des sèmes qui correspond sinon en droit du moins en fait à la liste des adjectifs en langue, mais ce recours contredit alors la démarche linguistique qui est tenue de substituer des inventaires fermés à des inventaires ouverts. Ce recouvrement des sèmes par les adjectifs fonctionne dans certaines limites pour la spatialité géométrique et pour le chromatisme. Dans le premier cas, la figure est renvoyée au tracement manuel, mais cela suppose presque toujours une syncope, une virtualisation des traits associés ; ainsi les définitions courantes de la droite comme "le plus court chemin qui mène d'un point à un autre" ou bien comme "ligne dont l'image est celle d'un fil parfaitement tendu" (le Micro-Robert) font appel à des grandeurs subjectales, le

¹ L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 28.

² *Ibid.*, p. 31.

³ *Ibid.* On lit de même dans les *Prolégomènes* : «*Les "objets" du réalisme naïf se réduisent alors à des points d'intersection de ces faisceaux de rapports ; (...)*» (Paris, Les Editions de Minuit, 1971,

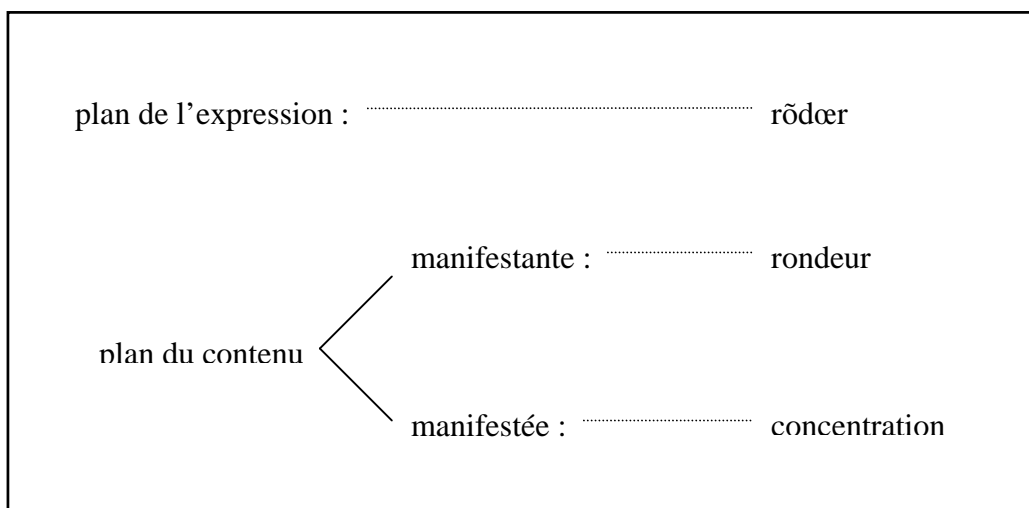
tempo⁴ d'abord, la tonicité ensuite, dont la figure devient le plan de l'expression. Dans le second cas, la définition des couleurs renvoie à un référent partagé ; la couleur "rouge" est définie comme la "couleur du sang, du rubis, etc. (extrémité du spectre solaire)" ou bien à un référent explicite : bleu-ciel, vert pomme. Bachelard a insisté sur la coupure entre phénoménologie et perception, à partir d'une affirmation de Jaspers : *«Tout être semble rond.»* (*«Jedes Dasein scheint in sich rund.»*), il précise : *«Il ne s'agit pas en effet de contempler, mais de vivre l'être en son immédiateté. La phénoménologie, (...) doit supprimer tout intermédiaire, toute fonction surajoutée»*⁵. Un peu plus loin, Bachelard produit un exemple magnifique emprunté à Michelet : *«Michelet, sans préparation, précisément dans l'absolu de l'image, dit que «l'oiseau (est) presque tout sphérique. (...) L'oiseau, pour Michelet, est une rondeur pleine, il est la vie ronde. Le commentaire de Michelet donne à l'oiseau, en quelques lignes, sa signification de **modèle d'être**. "L'oiseau, presque tout sphérique, est certainement le sommet, sublime et divin, de concentration vivante." (...)*⁶» De manière inattendue, l'image a pour plan de l'expression ou signifiant, la rondeur en sa littéralité géométrique et pour plan du contenu ou signifié, la configuration de la "concentration" et la relation est, selon le terme retenu par Saussure, **arbitraire**. Le point délicat est de savoir si l'affirmation du caractère arbitraire de la relation est une réponse ou une question. Du point de vue tensif, si l'intensité a pour intervalle directeur [fort vs faible], l'extensité a pour intervalle directeur [concentré vs diffus], si bien que le plan du contenu de la sémiose saisissant l'oiseau est non pas nécessaire, c'est-à-dire inévitable, mais une réponse possible à la question qu'appelle la saisie de toute pluralité : l'oiseau fait-il partie d'une série ? d'une famille ? ou bien est-il un être à part, étranger à toute parité ? en fin de compte : unique.

Notre position est à la fois proche et distincte de celle de Bachelard : elle est proche en ce sens que la signification renvoie à une sémiose immanente au plan du contenu et comprenant ici une **manifestante** : la rondeur géométrique ou perceptive, et une **manifestée** : la concentration, c'est-à-dire du point de vue tensif : une valence extensive. Soit :

⁴ La vitesse n'est pas réservée à la rectilignité. Ainsi l'adverbe "rondement" reçoit les définitions suivantes : 1. "Avec vivacité et efficacité. *Une affaire rondement menée*. 2. "D'une manière franche et directe. *Parler rondement*."

⁵ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, P.U.F., 1981, p. 210.

⁶ *Ibid.*, p. 212.



La relation de la manifestante à la manifestée résout la tension entre l'immanence et la transcendance : l'au-delà, ou l'en-deçà, du langage est à portée, peut être saisi. Cette tripartition permet de "caser" en partie la rhétorique : en effet, si le traitement de la manifestante /rondeur/ est du ressort de la linguistique qui, dans ce cas, opposerait la /rondeur/ à l'/"ovalité"/, celui de la manifestée regarde la rhétorique, dans la mesure où la relation de la manifestante /rondeur/ à la manifestée /concentration/ renvoie, moyennant une transition, à une figure à la fois supplétive et extensive : la **catachrèse**. Si la catachrèse rhétorique fournit un signifiant à un signifié reconnu après coup comme virtuel, la catachrèse que nous sollicitons est **schématique** dans l'acception kantienne du terme puisqu'elle dote la manifestée /concentration/ d'une **image** : la /rondeur/. Cette déhiscence est courante, c'est-à-dire à portée de tout un chacun sous les dénominations de "sens propre" pour la manifestante et de "sens figuré" pour la manifestée ; pour prendre un exemple simple, l'"aile" est l'"organe du vol" au titre de la manifestante et une figure de la double latéralité au titre de la manifestée ; la relation est tacitement concessive : bien qu'il ne vole pas, un château possède des ailes, sans que quiconque y trouve à redire...

Notre position se distingue de celle de Bachelard sur un point : ce dernier récuse pour l'image toute antériorité, qu'il s'agisse du réalisme, de la psychologie ou encore de la psychanalyse et renvoie en principe à l'imagination, mais cette imagination est essentiellement **discursive** et **langagière**, selon un sens qu'il convient de préciser : dans les premières pages de *La poétique de l'espace*, Bachelard laisse entendre que l'image absolue, l'image-événement, «*qu'il faut prendre en son départ*», est moins produite que reçue : «*Nous*

*n'arrivons pas à méditer dans une région qui serait avant le langage*⁷.» Les antécédents-sources allégués supposent le langage, c'est-à-dire pour Hjelmslev «*la forme par laquelle nous concevons le monde*»⁸.

À partir des conditions négatives édictées, l'image bachelardienne absolue participe d'une hypotypose inouïe : «*L'image poétique nous met à l'origine de l'être parlant*»⁹. L'image selon la lettre de *La poétique de l'espace* a ainsi pour antécédent la langue, mais surtout la lexicalité de la langue, le lexique plutôt que la grammaire, c'est-à-dire ce dispositif d'arbitrage subtil entre la possibilité et la nécessité. Le point de partage ou de litige est évidemment l'admission ou le refus de la **conditionnalité** : Si Bachelard la récuse énergiquement, Cassirer l'admet, tellement que si l'investigation du sens atteignait son terme, elle apparaîtrait comme une «*espèce de grammaire de la fonction symbolique en tant que telle, qui embrasserait et déterminerait d'une façon générale l'ensemble des expressions et des idiomes particuliers tels que nous les rencontrons dans le langage et dans l'art, dans le mythe et dans la religion*»¹⁰.» En ce sens, l'entreprise greimassienne a été justement qualifiée de “grammaire narrative”, valide et au-delà¹¹ pour les domaines mentionnés par Cassirer.

4. La complexité

Nous nous proposons d'examiner certains thèmes de la réflexion sémiotique du point de vue tensif. Le premier que nous envisageons est la complexité. La notion prête au malentendu. Elle désigne une possibilité paradigmatique, à savoir la possibilité de conjoindre les contraires [s₁] et [s₂] et d'obtenir par une opération de mélange non déclarée un terme du type [s₁ + s₂] – possibilité que la sémiotique a peu exploitée. À côté de cette complexité bien circonscrite, il y a lieu d'envisager une complexité étendue, à laquelle le nom de consistance convient et qui a pour antécédent la notion d'interdépendance. Nous le ferons à partir d'une grandeur apparemment simple : la couleur rose. Ce que nous entendons établir, c'est le fait que le singulier ici masque l'existence d'une pluralité assez nombreuse, que le rose est une **famille** ouverte, enfin que le terme lui-même fonctionne comme un nom de famille, et que comme tel il subsume un réseau.

⁷ *Ibid.*, p. 7.

⁸ L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, op. cit., p. 173.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 1, Paris, Les Editions de Minuit, 1985, p. 28.

¹¹ Par exemple l'art culinaire, voir La soupe au pistou ou la construction d'un objet de valeur, in A.J. Greimas, *Du sens II*, Paris, Les Editions du Seuil, 1983, pp. 157-169.

Nous nous aiderons d'un exemple tiré d'un texte de Claudel, permettant de prendre la mesure de la difficulté : *«Et maintenant je tiens cela dans le creux de ma main, cette virginité angélique, cette babiole nacrée, ce pétale, ce pur grêlon, comme ceux dans le ciel que conçoit la foudre mais d'où émane, comme dans une chair d'enfant, une espèce de chaleur rose»*¹². S'il était seulement question de montrer que la réduction du discours au perçu est une entreprise désespérée, nous pourrions nous en tenir là. Nous sommes en présence de deux ordres distincts de mérites : on n'explique pas le *plus* par le *moins* ; seul l'inverse est raisonnable. La chute de la phrase : *«une espèce de chaleur rose»* est une synesthésie appréciable que nous n'aborderons pas ici, nous en avons traité ailleurs¹³. La synesthésie nous est apparue porteuse de trois caractéristiques : (i) comme le fait d'un groupe de transformations qui a pour pivot la relation au toucher ; (ii) elle a pour tension directrice la relation entre la vue et le toucher ; (iii) les variations, c'est-à-dire les commutations entre les différents ordres sensibles, sont astreintes à conditions¹⁴. Il nous semble que la conditionnalité est aux sciences dites humaines ce que la causalité est aux sciences de la nature.

Revenons à la "chaleur rose" et consultons les dictionnaires. L'épithète "rose" est simple et mystérieuse comme toutes les qualités. Le Micro-Robert propose la définition suivante : "Qui est d'un rouge très pâle, comme de nombreuses roses." ; cette définition comprend un volet analytique : " Qui est d'un rouge très pâle," et un volet référentiel : "comme de nombreuses roses". Le Littré se contente d'une approche référentielle : "Qui est de la couleur de la rose." Le TLF a la même approche que le Littré : "Qui présente une teinte très pâle (comme la rose commune)." Toutefois, dans cette définition il convient de souligner que la "rougeur" a disparu et que l'adjectif "pâle" est intensifié par l'adverbe "très". Tautologiques, les définitions référentielles ne nous apprennent pas grand-chose. La définition analytique peut être envisagée comme la réciproque d'une opération de mélange : si vous voulez produire du rose, alors vous devez mélanger une grandeur univoque : la "rougeur", avec une grandeur présentant une certaine "élasticité" : la "pâleur". La recette et l'analyse, c'est-à-dire selon Hjelmslev : la division, sont complémentaires, la première comme opération de mélange, la seconde comme opération de tri.

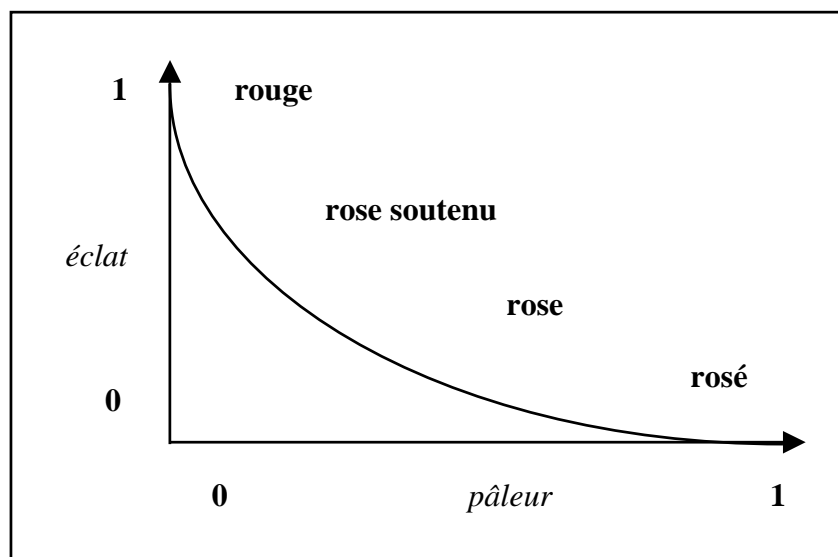
La complexité de la couleur "rose" a donc pour résolution le couplage de la "rougeur" et de la "pâleur". Est-il possible de pousser au-delà, c'est-à-dire d'inscrire ces données dans

¹² P. Claudel, La perle, in *Œuvres en prose*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1973, p. 352.

¹³ Voir Cl. Zilberberg, *Synesthésie et profondeur*, Visible n°1, Limoges, Pulim, 2005, pp. 83-103.

¹⁴ «La grammaire générale est faite par la reconnaissance des faits réalisables et des conditions immanentes de réalisation.» in L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, op. cit., p. 140.

l'espace tensif ? Le “rouge” est consensuellement tenu pour la couleur la plus intense ; la “pâleur” reçoit dans le TLF la résolution suivante : “faible éclat”. Nous admettrons que les conditions d’une analyse sont réunies si analyser «*consiste (...) à remplacer dans un signe le contenu non-composé par un contenu composé dont les éléments apparaissent aussi dans d’autres contenus de la langue (...)* ¹⁵» ; nous disposons de deux continuum : la “rougeur” et la “pâleur”, la “rougeur” au titre de l’éclat, la “pâleur” au titre du défaut d’éclat ; leur intersection produit des intervalles remarquables que les définitions des dictionnaires s’efforcent avec plus ou moins de bonheur de saisir. La limite des dictionnaires tient au fait que le métalangage dont ils usent puise dans la langue commune, ce qui les rend à la fois lisibles et peu précis, et au fond lisibles parce que peu précis. Soit graphiquement :



Tous les termes sont complexes, mais non de la même façon. Mais surtout la complexité change de statut : elle est à la fois la condition présupposée de l’analyse et son aboutissement. Comment résoudre les différentes positions de “pâle” ? Nous supposons que la “pâleur” est annulée dans “rouge”, dominée dans “rose soutenu” dans la mesure où “soutenu”, que le Petit Robert définit comme “accentué, prononcé”, est intensifiant, dominante dans “rose”, plénière dans “rosé”. Les paradigmes schématisent et stabilisent les dynamiques tensives. Ici nous sommes clairement en présence d’une dynamique intensive au gré ascendante ou décadente : en décadence, pour aller – un paradigme n’est qu’une voie, un chemin, un [from → to] (Valéry) – de “rouge” jusqu’à “rosé”, il convient d’ajouter des *moins* ; en ascendance, pour se rendre de “rosé” à “rouge”, il faut retirer des *moins*.

¹⁵ L. Hjelmslev, *Le langage*, Paris, Les Editions de Minuit, 1966, p. 137.

Cette analyse est cependant incomplète sur un point, à savoir la question de la **marque**. En effet, parmi les syntagmes mentionnés par les dictionnaires, on lit : “rose terne” qui est à la fois proche et distant du paradigme mis en place. Pour le développement d’une théorie, les difficultés sont précieuses. Selon l’analyse qui vient d’être proposée, c’est la “pâleur” qui est jugée “élastique” qui voit son quantum varier jusqu’à envahir la zone sémantique aux dépens, au détriment de la “rougeur”. Pour rendre homogène le syntagme “rose terne”, il convient, nous semble-t-il, d’attribuer l’“élasticité” à l’“éclat” ; sous cette condition acceptable, le syntagme cité se caractériserait par une valence d’“éclat” tendant vers la nullité. Si l’analyse s’en tenait là, nous serions en présence d’un paradigme abrégé, allégé, puisqu’il ne comprendrait que deux grandeurs polaires : le “rose éclatant” et le “rose terne”.

Indéfinissable en elle-même, la couleur devient connaissable à travers ses avatars, c’est-à-dire après l’intervention des catégories propres à l’hypothèse adoptée. Le dictionnaire nous propose un syntagme compliqué : “rose sale”. La “saleté” est une catégorie difficile en raison de son extension variable. Nous admettons que la “saleté” concerne la dimension de l’extensité, celle qui traite des tris et des mélanges mais en convoquant une norme permettant de distinguer entre les “bons” et les “mauvais” mélanges. Avant d’aller plus loin, il convient de distinguer entre des mélanges définitionnels et des mélanges factuels : les mélanges définitionnels sont relatifs à la constitution même de la grandeur discourue : le “rose” pour le plan de l’expression est un mélange de “rouge” et de “blanc” ; pour le plan du contenu, un mélange variable d’“éclat” et de “pâleur”. Tout ajout qui excède la liste de ces constituants est dénoncé comme “salissant”. Le Micro-Robert précise encore : “2° *Couleur sale*, qui n’est pas franche, qui est ternie.” Avec le qualificatif “franc”, il semble que nous assistions à la conversion syntaxique d’une morphologie donnée : « franc » reçoit pour équivalent “1° Sans entrave ni gêne, ni obligation. *Avoir les coudées franches*.” 2° Libéré de certaines servitudes ; exempt de charges, taxes.” En interprétant “sale” comme “peu franc”, le dictionnaire prête à la “saleté” une réticence, une volonté d’évitement, de refus de la plénitude de la communion sensorielle¹⁶. La “saleté” fonctionne donc comme un contre-programme venant contrarier le programme de réalisation ou de persévérance confié à la couleur. Le dictionnaire associant “sale” et “terni”, ne sommes-nous pas en droit d’affirmer que la “saleté” s’inscrit comme le sujet opérateur latent de l’anti-éclat ?

¹⁶ Selon Merleau-Ponty : « (...) la sensation est à la lettre une communion. » in *La phénoménologie de la perception*, Paris, Tel-Gallimard, 1983, p. 246.

Deux syntagmes intéressent mais en des sens opposés la temporalité, ce sont “rose passé” et “rose ancien”. Du point de vue tensif, la temporalité que nous disons phorique mesure les **durées vécues** et oppose l’une à l’autre la brièveté et la longévité. Pour “passé”, le Micro-Robert propose : “2° Eteint, fané. Couleur passée.” Le syntagme “rose passé” pose donc la brièveté comme le sujet opérateur de l’atténuation de l’éclat plus que du ton à proprement parler ; ce qui est “passé”, c’est moins le ton toujours reconnaissable que son “éclat”, sa “vaillance”. Le syntagme “rose ancien” affirme la sub-valence de la longévité, mais pour affirmer l’“ancienneté”, il convient de faire échec à la “passéité”. Comment ? par la **concession** : bien que cette grandeur soit “ancienne”, elle n’est pas “passée” ; la négativité de la durée est sur elle sans effet. Pour les grandeurs que nous examinons, l’“ancienneté” signifie la préservation et non l’anéantissement, qui est l’une des virtualités d’“ancien”, encore que l’“ancien” signifie au moins le souvenir, la résistance à l’oubli. Le différentiel, qui interdit la superposition des deux syntagmes, s’établit ainsi :

<i>définis</i> → <i>définissants</i> ↓	rose passé ↓	rose ancien ↓
<i>temporalité</i> →	brièveté	longévité
<i>éclat</i> →	amenuisement	atténuation
<i>mode d’existence</i> →	déréalisation	potentialisation

Si le couple “rose passé”/“rose ancien” est temporalisant, le couple “rosâtre”/“rosi” concerne l’aspectualité. Au vu des définitions, le “rosâtre” semble une grandeur synchrétique, puisque nous retrouvons des traits apparus dans le “rose sale” et le “rose ancien” :

Le Littré	Qui est d'un vilain rose.
Le Grand Robert	Qui est d'un rose sale, peu franc.
Le Micro-Robert	Qui est d'un rose peu franc ;
Le TLF	Dont la couleur tire sur le rose ; d'un rose passé, sale, terni ;

Dans la mesure où il est cumulatif, le “rosâtre” apparaît franchement dysphorique. Il joue sur plusieurs dimensions : (i) une dimension esthétique puisqu’il est dit “vilain” et “sale” ; (ii) une dimension éthique, puisqu’il est dit “peu franc” ; (iii) une dimension temporelle, puisqu’il est dit “passé” ; (iv) une dimension aspectuelle, puisqu’il est dit par le TLF “tirant sur le rose” et “terni”. Le “rosâtre” est ambivalent et laisse au contexte le soin de trancher la question : le “rosâtre” est-il décadent ? s’éloigne-t-il du “rose” en raison de son manque de franchise et/ou de la “saleté” en position d’anti-sujet ? ou bien est-il ascendant, mais impuissant à combler le déficit de “roseur” qui subsiste ? Le dictionnaire définit “tirer sur” par l’aspectualité : “se rapprocher” ; dans ce cas, le “rosâtre” serait actualisant. La tension entre le “rose” et le “rosâtre” se présente ainsi :

<i>définis</i> →	“rose”	“rosâtre”
<i>définissants</i> ↓	↓	↓
intensité →	éclatant	terne
extensité →	pur	impur

Avant d’esquisser le système de la “roseur” et au-delà de la couleur, il nous faut revenir sur la problématique des tris et des mélanges qui est la prérogative de l’extensité. Nous avons plus haut mentionné l’existence de mélanges définitionnels, à l’exemple du vert qui a pour définition-recette le mélange du “bleu” et du “jaune”, et de mélanges factuels ou

circonstanciels ; il faut y joindre les mélanges **dérivationnels** au principe des **nuances**, comme le “rose carthame” tirant vers le “jaune”. Sous ces préalables, le système élémentaire, sinon rudimentaire, des dimensions de la couleur se présente ainsi :

intensité →	éclatant	terne
extensité →	pur	nuancé

Est-il possible d’aller au-delà, c’est-à-dire vers le système des sous-dimensions ? L’intensité contrôle le tempo et la tonicité. Eu égard au tempo, la question se laisse ainsi formuler : peut-on assigner au “rose” une vitesse ? D’aucuns jugeront sans doute la question irrecevable. L’hypothèse tensive admet, à l’instar de la plupart des démarches cognitives, la prévalence du devenir sur l’état, du participe présent sur le participe passé : Selon Bachelard : *«Les qualités ne sont pas tant pour nous des états que des devenirs (...) Rouge est plus près de rougir que de rougeur¹⁷.»* La conversion-catalyse des états en devenirs alentis est admise par Claudel dans sa grande étude sur la peinture hollandaise : *«On est frappé de la lenteur avec laquelle le ton sans cesse retardé par tous les jeux de la nuance met à se préciser en une ligne et en une forme¹⁸.»* Considérée comme passage de tel degré au degré suivant, la nuance s’oppose au contraste considéré comme passage subit de telle limite à l’autre. Le contraste du rouge au blanc devient le plan de l’expression de la soudaineté dans le plan du contenu ; réciproquement : la transition graduelle, graduée de telle nuance de rose vers la suivante devient pour l’observateur une marque de lenteur, de cette lenteur qui a pour plan de l’expression dans le texte pénétrant de Claudel le «*retard*». Si nous filons la transposition, le rose devient une plage, un plateau pour une conscience attentive. Soit :

<i>plan de l’expression</i> →	contraste	nuance
<i>plan du contenu</i> →	vif	lent

¹⁷ G. Bachelard, *La terre et les rêveries du repos*, Paris, J. Corti, 1992, p. 89.

¹⁸ P. Claudel, Introduction à la peinture hollandaise, in *Œuvres en prose*, Paris, coll. La Pléiade, 1973, p.173 (c’est nous qui soulignons).

Pour ce qui concerne la dimension de la tonicité le traitement de la connexité immémoriale entre le chromatisme et la tonicité est pour une fois relativement aisé en raison de la connexité immémoriale entre le chromatisme et le calorisme.. La tonicité chromatique fait appel à la distinction aussitôt comprise entre les tons dits “chauds” et les tons dits “froids” et Claudel a soin dans son texte d’ajuster l’un à l’autre le “calorisme ” et le chromatisme en posant, comme s’il s’agissait d’un accord musical résolutif, «*une espèce de chaleur rose*». Le calorisme devient le plan de l’expression d’une sémiose qui a pour plan du contenu la mesure de la profondeur : selon cette sémiose, accessible même aux très jeunes enfants, le /chaud/ signifie la proximité, et le /froid/, l’éloignement.

<i>plan de l’expression →</i>	chaud	froid
<i>plan du contenu →</i>	proche	éloigné

Mais c’est sans doute encore trop peu dire, si l’on songe que la proximité a pour limite très certaine la **tactilité**. Si nous faisons appel à la matrice de la chaleur :

s_1 ↓ brûlant	s_2 ↓ chaud	s_3 ↓ froid	s_4 ↓ glacé
sur-contraire tonique	sous-contraire tonique	sous-contraire atone	sur-contraire atone

les sur-contraires et les sous-contraires s’opposent à un double titre : objectalement, selon une convention donnée, subjectalement en ce sens que le /brûlant/ et le /glacé/ sont, rapportés au /chaud/ et au /froid/, de l’ordre du **toucher**, littéralement ou métaphoriquement. L’extrême /froid/ n’est-il pas dit “pénétrant” ? Selon la syntaxe intensive, laquelle procède par augmentation et diminution, l’épithète “rose” est ici, nous semble-t-il, l’équivalent du terme neutre /tiède/ consensuellement défini comme /ni chaud-ni froid/. Dans ces conditions, pour le syntagme «*une espèce de chaleur rose*», l’épithète “rose” est diminutive, ou, plus justement sans doute : décadente. Ceci tient à une disposition plutôt mystérieuse : les sub-valences,

c'est-à-dire les grandeurs décisives pour la formulation du sens, sont à la fois descriptives et normatives : descriptives, c'est-à-dire qu'elles proposent une identité paradigmatique en assignant à la grandeur considérée une position dans la matrice et, en même temps, elles se prononcent selon l'excès ou le déficit. La musicologue G. Brelet fait finement observer que qualifier un texte ou une musique de "long" fait comprendre à l'énonciataire qu'ils sont évalués, sinon mesurés, comme "**trop** longs" : *«N'est-il pas vrai d'une certaine manière que nous n'avons l'impression de lenteur ou de rapidité en entendant une œuvre que si son mouvement est **trop** lent ou **trop** rapide, c'est-à-dire lorsque le temps musical n'est qu'incomplètement présent ?¹⁹»*

Les catachrèses, qui ouvrent la voie à la métaphorisation, sont révélatrices. Le Micro-Robert en produit deux syntagmes figés voisins l'une de l'autre : "voir tout en rose", "voir la vie en rose". La tonicité impliquée est modérée. Le "rose" engage une sémiotique de la **douceur** dont nous avons traité ailleurs²⁰ ; pour le Micro-Robert, la douceur désigne la "qualité d'un mouvement progressif et aisé, de ce qui fonctionne sans heurt ni bruit." Si nous nous interrogeons : des deux modes d'efficiencia opérant : du parvenir ou du survenir lequel est concerné ? la réponse ne fait pas de doute : la douceur proscriit le survenir et ne retient que la ténuité figurale, ultime du parvenir.

Il nous faut dire un mot des deux dimensions extensives : la temporalité et la spatialité. Nous avons déjà croisé la temporalité à propos des syntagmes "rose ancien" et "rose passé". Mais la relation de la "roseur" à la temporalité ne se limite pas à ce seul aspect. Si l'/ancien/ dénote la longévité, il entre en contraste avec la "fraîcheur" qui désigne "la qualité de ce qui est nouvellement produit ou fourni et n'a subi aucune altération." Cette problématique, qui va de l'/humain/ à l'/animé/, semble justiciable de la sémiose suivante :

<i>plan de l'expression</i> →	brièveté	longévité
<i>plan du contenu</i> →	nouveauté fraîcheur	patine

¹⁹ G. Brelet, *Le temps musical*, tome 1, Paris, P.U.F., 1949, p. 387.

²⁰ Cl. Zilberberg, *Sémiotique de la douceur*, in T picos del Seminario 2, Puebla, 1999, pp. 31-64 ; également sur le site [www.claudezilberberg.net].

Pour l’/humain/, la couleur “rose” mesure l’intervalle entre la date d’apparition de la grandeur et la date de l’observation. Si cet intervalle est faible, on parlera de “fraîcheur” et de “nouveauté”. Cette “fraîcheur” est pour les dictionnaires notamment celle des nourrissons à “la peau fraîche et rose” ; si l’intervalle est important, on parlera de “patine” ; l’/animé/ et le /non-animé/ divergent sur ce point radicalement, puisque l’/animé/ au fil du temps dépérit.

La spatialité est la seconde dimension extensive et elle règle les sub-valences de l’/ouvert/ et du /fermé/. Cet arbitrage se situe au plan figural. En effet, au plan figuratif, depuis la Renaissance, les peintres signifient, on vient de le voir, la proximité par l’emploi des tons chauds tirant sur le rouge et l’éloignement par l’emploi des verts bleutés. Au plan figural, le “rose” est une figure de l’/ouvert/ parce que la nuance est une figure du mélange et, sous ce rapport, elle s’oppose au contraste lequel ressort dès lors comme figure de tri, comme si les couleurs en contact ne pouvaient “communiquer” l’une avec l’autre :

<i>définis</i> →	nuance ↓	contraste ↓
<i>définissants</i> ↓		
<i>morphologie</i> →	ouvert	fermé
<i>syntaxe</i> →	mélange	tri

Nous sommes en mesure d’esquisser le système tensif du “rose” pour le sociolecte français :

intensité ↓		extensité ↓	
tempo ↓	tonicité ↓	temporalité ↓	spatialité ↓
lenteur	modération	brièveté ≈ fraîcheur longévité ≈ ancienneté	ouverture

Sans méconnaître le fait que cette analyse ne porte que sur une seule couleur, nous aimerions préciser les limites de ce que l'on a appelé le “tournant phénoménologique” récent de la sémiotique. La phénoménologie procède par élection d'un seul aspect, d'une seule dimension à partir de laquelle elle projette, à la manière de cercles concentriques, les différents ordres de significations. Il y a là comme une invention qui mesure la qualité d'attention, la qualité d'écoute du sujet de la quête, et nous pensons en particulier à l'œuvre de G. Bachelard, lequel donne à certaines oppositions sémiques une portée comparable à la notion d'isotopie dans la conception greimassienne. De notre point de vue, la sémiotique fait sienne l'hypothèse que les significations forment un **système**, c'est-à-dire un réseau de dépendances, tandis que la phénoménologie va du sujet vers le prédicat, parce qu'elle considère que l'objet est un contenant, un “sac” duquel les différents prédicats sont tirés. La sémiotique établit ? reconnaît comme donatrices les intersections d'au moins deux sous-dimensions, pour lesquelles, par catachrèse, il faut proposer une dénomination, si possible analogique, mais qui peut être parfaitement conventionnelle, un nombre comme par exemple dans le cas des nuanciers sophistiqués.

4. L'homogénéité

Si la phénoménologie voit d'abord dans l'objet une **singularité**, la sémiotique l'appréhende comme une **complexité**. Si l'objet peut être analysé, c'est à sa complexité qu'il le doit. Comme la citation de la note 3 l'explique, *«l'objet se réduit à un point d'intersection de ces faisceaux de rapports ;»* Il s'établit ici un moyen terme, un compromis entre la négativité de chaque rapport au sein d'une dimension ou d'une sous-dimension et la positivité de la composition de deux rapports. Ce jeu, qui a fasciné Saussure, demande un garant, un répondant inattaquable. Pour Hjelmslev, ce garant est l'«*homogénéité*» ; celle-ci est double : (i) “verticale” pour la relation entre la totalité et les parties ; (ii) “horizontale” : pour la relation entre les parties entre elles. L'«*homogénéité*» est un postulat de conservation, de stabilité, en somme un acte de confiance. Pour l'auteur des *Prolégomènes*, l'«*homogénéité*» signifie que l'analyse produira ou reproduira le même : *«(...) en analysant par exemple un texte en propositions, dont on distingue deux espèces (définies par une dépendance spécifique réciproque) : principale et subordonnée nous nous trouverons toujours – à condition de ne pas pousser plus loin l'analyse – en présence de la même dépendance entre la principale et la subordonnée quelles que soient les propositions considérées ; il en est de même pour le*

rapport entre un thème et son suffixe de dérivation, (...)»²¹. Il est malaisé de préciser ce concept qui appelle, une fois posé, un répondant qui soit lui-même intransitif et inattaquable... Dans la théorie hjelmslevienne, ce garant est le **schéma** qui recouvre trois types de données : (i) une identité catégorielle en concordance avec la conception hjelmslevienne de la catégorie ; (ii) des adresses syntagmatiques possibles ou exclues de place dans la chaîne ; (iii) une identité paradigmaticque restrictive. Cette définition est formelle et virtuelle : (i) elle est formelle dans la mesure où elle se borne à préciser pour cette grandeur son «*rôle dans le mécanisme interne (réseau de rapports syntagmatiques et paradigmaticques) de la langue considérée comme schéma*»²². (ii) elle est virtuelle puisqu'elle n'est qu'un «*réalisable*» dépourvu de contenu et «*laisse ouverte n'importe quelle manifestation : (...)*». La positivité n'advient qu'avec la «*norme*», c'est-à-dire la manifestation phonique ou autre. La démarche adoptée produit certes une «*homogénéité*», mais elle est restreinte au «*schéma*», puisque la «*norme*» est **étrangère** au «*schéma*». Une des objections qui vient à l'esprit, c'est le fait que le «*schéma*» ne soit connu que grâce à la «*norme*» qui le manifeste. Hjelmslev développe brillamment un exemple qu'il emprunte au français, mais c'est la connaissance de la manifestation qui guide “en sous-main” l'identification du contenu schématique. On assiste donc à une production de l'**autre** plutôt qu'à une production du **même**.

Cette difficulté est-elle surmontable ? Nous devons d'abord examiner la question préalable : que convient-il de conserver ? Le primat de la catégorie dans l'acception linguistique du terme : «*catégorie, paradigme dont les éléments ne peuvent être introduits qu'à certaines places de la chaîne et non pas à d'autres*»²³ La primauté de la catégorie n'est en fait qu'une retombée de l'intrication du paradigmaticque et du syntagmaticque : «*Le paradigmaticque même détermine le syntagmaticque, puisque d'une façon générale et en principe on peut concevoir une coexistence sans alternance correspondante, mais non inversement. C'est par cette fonction entre le paradigmaticque et le syntagmaticque que s'explique leur conditionnement réciproque*»²⁴ La seconde donnée à conserver est la réciprocité hjelmslevienne de l'analyse et de la définition : qui analyse produit une définition dans l'exacte mesure où qui définit recourt à l'analyse. Si ces deux demandes sont accordées, la problématique de l'«*homogénéité*» se laisse ainsi formuler : les **définissantes** des grandeurs locales, c'est-à-dire les valences et les sub-valences, cette monnaie du sens, ne sont rien d'autre que les

²¹ L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., pp. 43-44 (c'est nous qui soulignons).

²² L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, op. cit., p. 80.

²³ L. Hjelmslev, *Le langage*, Paris, Les Editions de Minuit, 1966, p. 173.

²⁴ *Ibid.*, p. 139.

catégorisantes constitutives du système. Il y a donc continuité et par là-même assumption de l'«*homogénéité*» visée. Il n'y a pas plus dans le réseau qu'en chacun des termes, sinon que l'on passe de l'un à l'autre en vertu d'un **changement d'échelle**, ou d'une accommodation.

Cette approche est, nous semble-t-il, conforme à l'enseignement de Saussure. Dans le *Cours de linguistique générale*, Saussure aborde l'énigme de la valeur en ces termes :

«Pour répondre à cette question, constatons d'abord que même en dehors de la langue, toutes les valeurs semblent régies par ce principe paradoxal. Elles sont toujours constituées :

*1° par une chose **dissemblable** susceptible d'être **échangée** contre celle dont la valeur est à déterminer ;*

*2° par des choses **similaires** qu'on peut **comparer** avec celle dont la valeur est en cause.*

Ces deux facteurs sont nécessaires pour l'existence d'une valeur²⁵ ;«

Le point de vue tensif s'efforce de satisfaire à ces deux demandes. Au titre du premier point, le sens associe l'intensité proprioceptive et l'extensité extéroceptive, ou encore, mais en termes plus généraux, une mesure et un nombre, après catalyse : une mesure affective et un nombre effectif. Au titre du second, nous avons proposé pour l'organisation des paradigmes le modèle de la matrice²⁶ que nous avons utilisé plus haut à propos de la chaleur éprouvée, modèle qui est en concordance, en résonance avec la conception qui appréhende toute entité sémiotique comme une «*intersection*», c'est-à-dire comme une complexité ; si cette dernière est correctement résolue, elle devient la définition sémiotique de cette entité. Les catégories sont au niveau supérieur ce que les valences et les sub-valences sont au niveau inférieur.

5. De la tensivité aux valences

La déduction des valences est prévenue par une difficulté majeure. Le structuralisme, notamment dans sa version binariste, s'est voulu essentiellement qualitatif aux dépens de la quantité. Mais le recours à la quantité se heurte à une objection dont l'avenir dira si elle est dirimante ou non : cette quantité vécue est non numérique, et nul ne peut dire aujourd'hui si cette limitation sera quelque jour virtualisée – ce qui semble à la plupart souhaitable, entre autres à G. Bachelard : «*En effet, on doit comprendre désormais qu'il y a **plus** et non pas **moins** dans une organisation quantitative du réel que dans une expérience qualitative de*

²⁵ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1962, p. 159.

²⁶ Voir Cl. Zilberberg, *De la consistance*, sur le site www.claudezilberberg.net.

*l'expérience*²⁷.» La mention d'une qualité trahirait un retard de la connaissance. La sémiotique n'en est pas là et la question du *combien* ? est prématurée : «*La question de son "quoi" et celle de son "comment" ne permettent de réponse vraiment rigoureuse que si on parvient à les convertir en la question d'un "combien"*»²⁸.

Il s'agit donc d'effectuer sur ce *combien* ?, qui ne saurait pour l'instant recevoir de réponse nette, une première schizie. Nous la concevons en ces termes : nous distinguons entre la quantité vécue, mesurée, et la quantité perçue, dénombrée. À la première correspond l'intensité, l'intensité de l'affect ; à la seconde l'extensité ; cette dimension est celle du non-moi. À l'intersection de l'intensité et de l'extensité, ou encore : de la mesure proprioceptive et du nombre extéroceptif, nous donnons le nom de **tensivité**. Toutes choses étant égales, ce terme de tensivité est au contenu ce que le terme de syllabe est à la consonne et à la voyelle qu'elle conjoint dans le plan de l'expression. L'intensité et l'extensité étant reçues comme des dimensions, comment atteindre les sous-dimensions que ces dimensions contrôlent ?

Faute de prise directe sur la mesure proprioceptive qui pourtant procure à l'actant une identité, nous nous tournerons vers ce participe "vécu" afin de l'entendre. Nous convenons d'appliquer à cette notion opaque le questionnement que les **modes sémiotiques** autorisent. Sous bénéfice d'inventaire, nous retenons, comme il a été dit, trois modes permettant de configurer à moindres frais le contenu du champ de présence : (i) le mode d'efficienne confrontant le survenir et le parvenir ; (ii) le mode d'existence confrontant la visée-anticipation et la saisie-saisissement ; (iii) le mode de jonction confrontant l'implication et la concession. Ces modes pointent respectivement : (i) la manière dont une grandeur s'installe dans le champ de présence : *ex abrupto* ou progressivement ? (ii) l'effet subjectal qu'elle détermine selon que cette introduction est prévue, attendue ou au contraire tout inattendue pour le sujet ? (iii) le degré de concordance du champ de présence selon que la grandeur entrante est en syntonie ou non avec celles qui sont en somme des "habituées" de ce champ de présence. Il est manifeste que deux groupes d'affinités modales s'offrent à nous : (i) celui de l'**événement** associant le survenir, la saisie-saisissement et la concession ; (ii) celui de l'**exercice** associant le parvenir, la visée et l'implication. Si maintenant nous nous demandons quels sont les présupposés plausibles de ces deux configurations existentielles symétriques et inverses l'une de l'autre, puisque l'événement projette un sujet "dépassé" et l'exercice, un sujet de la maîtrise, nous répondons que l'événement suppose un tempo vif qui, pour le sujet

²⁷ G. Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, P.U.F., 1958, p. 66.

²⁸ E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 3, Paris, Les Editions de Minuit, 1988, p. 25.

surpris, subjugué, prend la valeur de la précipitation ; ce tempo est tout simplement celui que le sujet ne peut pas ou ne peut plus suivre. Nous recevons le tempo comme la première sous-dimension de l'intensité.

Si nous considérons la dualité constitutive du mode d'existence : saisie ou visée ? Après catalyse : la saisie-survenir et la visée-parvenir, la véhémence de l'affect, c'est-à-dire son autorité sur le sujet, est du côté de la saisie, ce qui signifie pour **ce** sujet, que l'événement prend à contre-pied, un **arrêt** de son identité de sujet d'état ; la persévérance ou la persistance que chiffre tout état identifié, c'est-à-dire dénommé, se trouvent brutalement interrompues, suspendues. Le fonctionnement de l'affectivité serait à certains égards contre-intuitif en ce sens que la force de l'émotion vécue serait dans la dépendance de l'advenue d'un improbable. Ce qui est pathétique, c'est la réalisation non annoncée, non expectée d'un impossible, ou encore selon le terme qui au fil des siècles s'est imposé : du "merveilleux"²⁹. Comme toutes les grandeurs qui comptent, l'affect demande une profondeur, un déploiement : si ce qui advient est conforme aux anticipations, aux calculs, aux précautions, le sujet s'en réjouit et s'en flatte à juste titre, mais cette euphorie est peu de chose si on la compare à cet effondrement intime que le sujet confronté sans préparation au désastre éprouve. Bref, l'intensité de l'affect n'est pas du côté de la continuation et de la progression, mais bien de celui de l'interruption et de la constriction. Désirable si elle fait défaut, la suffisance déçoit si elle est réalisée, comme Valéry le souligne dans un fragment des *Cahiers* :

«L'âme est toujours un trouble de fonctionnement puisqu'elle n'apparaît et n'est jamais invoquée, dans les cas où les échanges s'accomplissent par des fonctions appropriées, selon leurs cycles et leurs temps de cycles isolables.

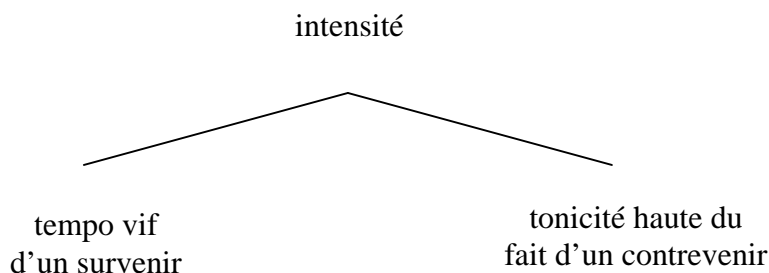
*L'âme est l'événement d'un **Trop** ou d'un **trop peu**. Elle est par excès ou par défaut.*

"Normalement" n'existe pas³⁰.»

À cette intensité, qui naît pour le sujet de l'obstruction massive à laquelle il se heurte de tout son être, nous donnons le nom de **tonicité**, et nous la recevons comme la seconde dimension de l'intensité :

²⁹ Selon Boileau : «Il faut donc savoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les orateurs appellent le style sublime : mais cet extraordinaire, ce merveilleux qui frappe dans le discours, et qui fait qu'un ouvrage, enlève, ravit, transporte.» in Longin, *Traité du Sublime*, Paris, Le Livre de poche, 1995, p. 70.

³⁰ P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1973, p. 1204.



Le texte de Valéry insiste sur la légalité de l'excès : le «*trop*», et soupçonne l'excès de chiffrer une insuffisance : le «*trop*», en somme trop proche du «*trop peu*», vaudrait ainsi «*par défaut*» ! Le point est difficile.

Bref, la dimension de l'intensité contrôle sous bénéfice d'inventaire deux sous-dimensions : (i) le **tempo** des effractions ou des expulsions affectant le champ de présence ; (ii) la **tonicité** résultant des résistances auxquelles le sujet se heurte. Dans les deux cas, le sujet, qui est pensé dans notre propre univers de discours comme un sujet selon l'**agir**, un sujet actif, entreprenant, est dessaisi de cette prérogative et requalifié comme sujet selon le **subir** confronté à un **événement**³¹. Lors de ces phases de transport, le sujet mesure ainsi son partage, l'amplitude de sa propre divergence.

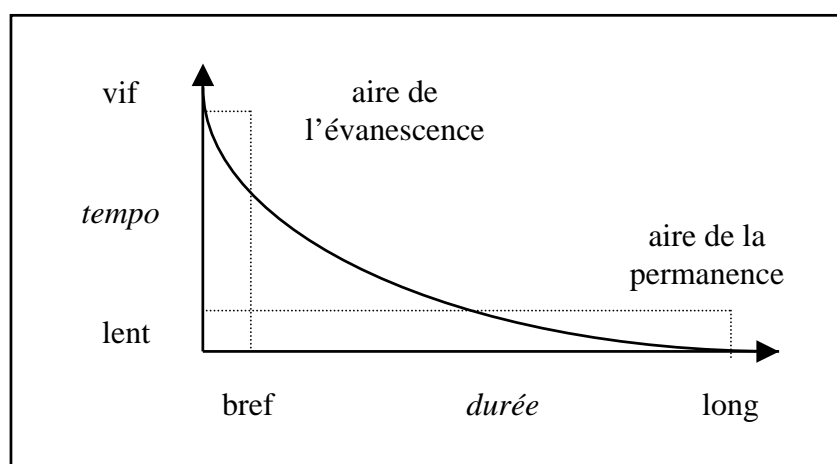
Si la dimension de l'intensité vécue a pour résolution une mesure, la dimension de l'extensité viserait le **nombre**, le décompte. Cette relation que nous posons entre l'extensité et le nombre demande une justification. Tout décompte suppose deux choses : une pluralité et une règle rendant compte de l'effectif de cette pluralité ; à cette règle Saussure donne le nom de «*rapport associatif*», c'est-à-dire la présence d'un «*élément commun*». Mais le «combien ?», s'il n'est pas aussitôt suivi du «où ?» et du «à quelle date ?» n'a aucun sens ; se demander : combien la France compte-t-elle de Français ? sans préciser ni les territoires qui sont retenus ni la date où ce recensement interviendrait est inconséquent. L'extensité engage ainsi la temporalité et la spatialité comme caractéristiques de la scène où le tempo et la tonicité s'exercent. Le temps et l'espace deviennent des contenants et, la plupart du temps, l'énonciation partagée fournit les limitations nécessaires.

³¹ Dans un autre fragment des *Cahiers*, Valéry fait, si l'expression est permise, le «portrait» de l'événement en ces termes :

«Sensibilité est propriété d'un être d'être modifié passagèrement, en tant que séparé, et en tant qu'il comporte de n'exister que par événements. C'est l'existence par événements – au moyen de, pendant l'événement.

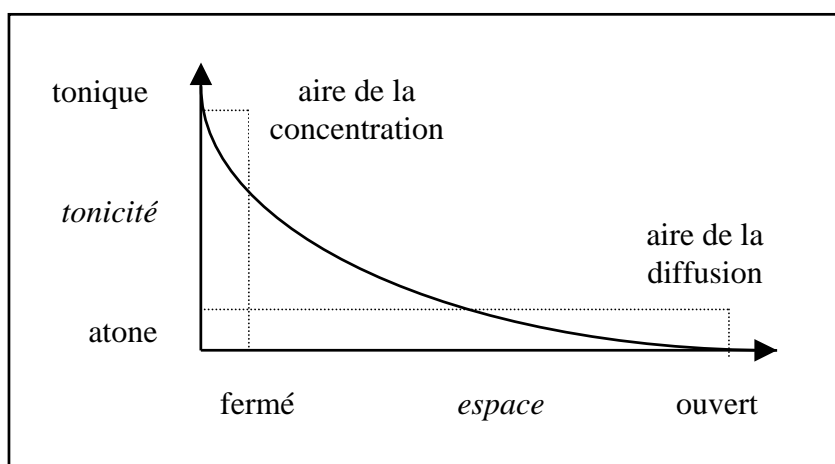
La connaissance, alors, serait la réponse à l'événement par tout ce qu'il faut pour caser l'événement dans une organisation dont le corps et les actes du corps sont les moyens, – le tout tendant à annuler l'événement. D'où se lèvent les questions du prolongement, de la prévision, de la reviviscence, de la transformation, de la **mesure** – des événements, – de leur développement.» (ibid., p. 1168.)

Nous pouvons formuler la question : quel temps et quel espace l'hypothèse tensive requiert-elle ? Mais cette question est trop large et nous devons la resserrer : l'hypothèse tensive étant définie par l'autorité de l'intensité sur l'extensité, que doit être le temps pour que les variations de tempo aient une action sur lui ? Nous avons sous bénéfice d'inventaire distingué trois temps : (i) le temps volitif des directions, qui n'est que le développement du mode d'existence opposant la visée et la saisie ; (ii) le temps démarcatif des positions opposant l'avant/ et l'après/ ; (iii) le temps phorique des motions opposant le /bref/ et le /long/. Le temps phorique mesure, règle et au besoin garantit la **pérennité** des états et des procès. C'est sur ce troisième temps que le tempo intervient efficacement. Comment ? En vertu d'une corrélation inverse que chacun est à même de vérifier pour son propre compte, le ralentissement **allonge**, étend la durée dans l'exacte mesure où l'accélération l'**abrège**. Ainsi conditionnés, le /vif/ et le /lent/ pour l'intensité, le /long/ et le /bref/ pour l'extensité sont désignés comme des sub-valences, dont le principe de composition est simple :



La représentation schématique ne préjuge pas de l'orientation évaluative propre à un univers de discours. Il est banal de remarquer que notre temps est celui de la maîtrise de la vitesse dans des proportions que nul n'a su prévoir, mais en vertu de la contrainte structurale que nous avançons, notre temps est devenu du même coup le temps de l'**évanescence** et du même coup a fait apparaître le temps qui l'a précédé comme celui de la **permanence**, c'est-à-dire comme une sémiogonie dans laquelle la durée, au lieu de s'annuler au plus tôt, s'allonge comme si réflexivement elle tissait d'autant le si justement dénommé fil du temps. L'«*accent de sens*», qui tombait jadis sur la longévité, tombe désormais sur la brièveté, sinon sur l'instantanéité, et les linguistes nous ont appris que le déplacement de l'accent affectait la morphologie des grandeurs concernées,

Si le tempo régit prioritairement la temporalité en allongeant et/ou en abrégeant les durées, la tonicité intervient sur la spatialité en jouant sur l'opposition entre l'/ouvert/ et le /fermé/ opposition qui semble bien la structure à la fois la plus simple et la plus significative. C'est du moins l'avis de Cassirer dans *La philosophie des formes symboliques* : «*La distinction spatiale primaire, celle qu'on ne cesse de retrouver de plus en plus sublimée dans les créations plus complexes du mythe, est la distinction entre deux **provinces** de l'être : une province de l'habituel, du toujours-accessible, et une région sacrée qu'on a dégagée et séparée de ce qui l'entoure, qu'on a clôturée et protégée du monde extérieur*³².» Si le premier système s'attache à la pérennité, des valeurs au sein du champ de présence, le second concerne la **densité**, la façon dont ce même champ de présence est occupé. Cette singularité morphologique peut être rendue graphiquement ainsi :



Les intersections des systèmes de la pérennité et de la densité définissent la composante extensive des valeurs proprement sémiotiques : les **valeurs d'absolu** tendanciuellement exclusives, et les **valeurs d'univers** tendanciuellement associatives ; les premières ont un indice de composition en principe nul, puisqu'il a pour garants des opérations de tri renouvelées, les secondes un indice de composition élevé qui a pour répondants des opérations de mélange possiblement insolites, puisque, si l'étude du passé comporte un enseignement, c'est que le survenir n'est connu qu'*a posteriori*, à savoir selon la saisie, mais jamais selon la visée. Soit :

³² E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, Paris, les Editions de Minuit, 1986, p.111.

<i>définis</i> → <i>définissants</i> ↓	valeur d'absolu ↓	valeur d'univers ↓
<i>temporalité</i> →	permanence	évanescence
<i>spatialité</i> →	concentration	diffusion

Une solution de continuité subsiste entre le temps du réalisable projeté et le temps du réalisé advenu. Privé de la moindre maîtrise sur le survenir qui déboule sans prévenir, “sonné” par l’événement qui l’excède et le désempare, le sujet est ici un sujet selon la **déception**. À tout instant, le sujet réajuste le parvenir implicatif qu’il contrôle et généralement partage en fonction du survenir concessif singulier qui subitement se découvre à lui.

6. Centralité des modes sémiotiques

Toute théorie, indépendamment de sa validité qui est indéfiniment révisable, tend à attribuer aux catégories qu’elle retient une place, une adresse, dans un dispositif qui est pour Hjelmslev une «*hiérarchie*», pour Greimas un «*parcours génératif*», pour Lévi-Strauss sans doute un «*bricolage*». Le point délicat tient au fait que les catégories n’ont pas la même longévité, la même diachronie, et la tension entre le /récent/ et l’/ancien/ se fait sentir. Comment caser les dernières venues ? Sont-elles plus “profondes”, déterminantes, causales du fait d’être formulées après ? Pour la théorie greimassienne, le cas s’est présenté avec la promotion de l’esthésie opérée dans *De l'imperfection* : la place du curseur sur l’axe reliant la rupture à la continuité ne laisse pas d’être délicate. À l’échelle modeste qui est la nôtre, la question porte sur la relation à poser entre la tensivité, articulée selon [intensité vs extensité] et la problématique récente des modes sémiotiques. Sous cette dénomination, nous rangeons le mode d’effcience, le mode d’existence, enfin le mode de jonction. Ces modes sont déjà remarquables par eux-mêmes en raison des grandeurs existentielles qu’ils contrôlent :

fonctions →	grandeurs contrôlées
mode d'effcience →	parvenir vs survenir
mode d'existence →	visée vs saisie
mode de jonction →	implication vs concession

La centralité des modes sémiotiques ne vaut que par le contrôle qu'ils exercent sur des grandeurs dérivées. Nous distinguons deux espèces de dérivées : les **dérivées syncrétiques** et les **dérivées sélectives**. Les dérivées syncrétiques "mélangent" les trois modes sémiotiques, tandis que les dérivées sélectives ne mettent en jeu qu'un seul mode sémiotique. Envisageons les premières. En adoptant la procédure inverse de celle de l'analyse, c'est-à-dire en allant des parties vers une totalisation, nous avons montré dans un texte intitulé *Pour saluer l'événement* que le rapprochement du survenir, de la saisie-saisissement et de la concession donnait lieu à l'**événement**, très certainement – notamment pour Cassirer – un des ressorts du discours mythique, tandis que le rapprochement du parvenir, de la visée et de l'implication produit l'**exercice**. Sous la convention indiquée, l'événement et l'exercice s'inscrivent comme des dérivées syncrétiques.

Les dérivées sélectives sont des grandeurs solidaires d'un seul mode sémiotique. Sur cette base, les dérivées sélectives ne sont donc pas étrangères aux dérivées syncrétiques. Eu égard au mode d'effcience confrontant le survenir au parvenir, la question se laisse ainsi formuler : quelle grandeur, à la fois simple et de grande portée, est attachée au survenir ? Il nous semble que l'on peut, que l'on doit répondre : le **fait**. Cette réponse est confortée par le Micro-Robert des écoliers qui déclare : "Ce qui est arrivé, ce qui a eu lieu." Ainsi pensé, le "fait" n'est guère éloigné de l'événement, c'est-à-dire que la catalyse dégage bientôt la concessivité latente du fait ; selon Valéry : «*Toute chose qui est, si elle n'était, serait énormément improbable*³³.» L'accusation et/ou la récusation des faits sollicite, souvent au-

³³ P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, *op. cit.*, p. 533.

delà même du raisonnable, l'activité fiduciaire du discours, chargé de dire si oui ou non les faits sont "établis".

Pour ce qui regarde le mode d'existence, le cas marqué est la saisie et, comme nous l'avons déjà mentionné, après catalyse : la saisie-saisissement. Là encore, Valéry nous procure un précieux fil conducteur : *«Toute émotion, tout sentiment est une marque de défaut d'adaptation. Choc non compensé. Manque de ressorts ou leur altération»*³⁴.» Favorable ou calamiteux, le survenir est d'abord, peut-être seulement, un **saisir** lequel a pour corrélat un **être-saisi**. Ce sujet saisi n'est capable que d'une seule chose : mesurer sa propre division, parfois son déchirement, c'est-à-dire qu'il a été rejeté hors des voies familières du parvenir. Ce déficit-surcroît, déficit du moi, surcroît du non-moi, ce différentiel, nous le recevons comme l'**affect**, et il a volontiers pour plan de l'expression l'exclamation.

Pour le mode de jonction, opposant l'implication à la concession, il est converti dans le discours, c'est-à-dire qu'il n'est pas formulé en ces termes, mais sous les espèces de la **nouveauté**. Il semble judicieux de distinguer entre la nouveauté relative et la nouveauté absolue. La nouveauté relative a pour plan de l'expression l'article dit "indéfini" *«qui évoque une personne ou une chose dont on n'a pas encore parlé ou qui se présente nouvellement à l'esprit»*³⁵.» En ce qui concerne la nouveauté absolue, Descartes dans *Les passions de l'âme* fait de l'«Admiration» le portail de la vie affective et la rattache à la nouveauté de l'objet : *«Lors que la première rencontre de quelque objet nous surprend, & que nous le jugeons estre nouveau, ou fort différent de ce que nous connoissions auparavant, ou bien de ce que nous supposions qu'il devait estre, cela fait que nous l'admirons & et sommes estonnez. Et pour ce que cela peut arriver avant que nous connoissions aucunement si cet objet nous est convenable, ou s'il ne l'est pas, il me semble que l'Admiration est la première de toutes les passions»*³⁶.» H. Arendt va plus loin encore en faisant de la nouveauté une nécessité immanente à la condition humaine : *«Il est dans la nature du commencement que débute quelque chose de neuf auquel on ne peut pas s'attendre d'après ce qui s'est passé auparavant. Ce caractère d'inattendu, de surprise est inhérent à tous les commencements, à toutes les origines»*³⁷.» Pour Arendt, la nouveauté n'est pas seulement concessive, c'est-à-dire étrangère aux grandeurs séjournant dans le champ de présence, elle est de l'ordre du miracle : *«Le nouveau a toujours contre lui les chances écrasantes des lois statistiques et de leur*

³⁴ P. Valéry, *Cahiers*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1974, p. 355.

³⁵ R.L. Wagner & J. Pinchon, *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette, 1962, p. 96.

³⁶ R. Descartes, *Les passions de l'âme*, Paris, Vrin, 1991, pp. 108-109.

³⁷ H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Agora, 2004, p. 234.

*probabilité qui, pratiquement dans les circonstances ordinaires, équivaut à une certitude ; le nouveau apparaît donc toujours comme un miracle*³⁸.» Nous dirons que le mode de jonction marqué, ici la concession, projette en discours une **nouveauté** qui disqualifie le discours dominant.. Les dérivées sélectives seraient de trois ordres : **factuel**, **affectif** et **novateur**.

Modes sémiotiques →	mode d'effcience ↓ le survenir	mode d'existence ↓ la saisie	mode de jonction ↓ la concession
Dérivées →	le fait	l'affect	la nouveauté

7. Pour finir

Les circonstances ont fait que la sémiotique structurale et la phénoménologie soient contemporaines l'une de l'autre et plus ou moins en concurrence l'une avec quant à l'élucidation du sens. Sans la moindre prétention à l'exhaustivité, il nous semble que deux divergences liées subsistent : la question de l'essence et celle du temps. Si la phénoménologie croit à l'essence des choses, la sémiotique voit dans l'objet un réseau dont les composantes sont sujettes à la variation compte tenu de la syntaxe intensive ou extensive requise. Au titre de la syntaxe intensive, l'objet est tributaire du tempo et de la tonicité adoptés. Plus précisément, l'objet est : **(i)** dans la dépendance des ralentissements et des accélérations intervenant ; **(ii)** dans la dépendance des intensifications ou des amenuisements opérés. Au titre de la syntaxe extensive, l'objet est l'aboutissant des opérations de tri et de mélange effectuées. Si bien qu'à la limite il n'y a plus d'objet : l'objet n'est plus que le souvenir d'une opération antérieure : un mélange porte sur des grandeurs relevant d'un tri **antérieur**, et réciproquement pour l'opération de tri. Par voie de conséquence, l'énigme paradigmatique du temps reçoit une solution intrinsèque : la succession des opérations de tri et de mélange dans le cas de la syntaxe extensive, la succession nécessaire des intensifications et des amenuisements dans le cas de la syntaxe intensive.

La problématique des modes sémiotiques a pour aboutissante la notion de **style** à condition de l'envisager d'un point de vue paradigmatique. Nous reviendrons à l'un de nos

³⁸ *Ibid.*

exemples préférés : l'analyse par Wölfflin des styles classique et baroque recoupe la mise en place des dérivées syncrétiques proposée plus haut :

<p>art classique</p> <p>↓</p> <p>exercice</p>	<p>art baroque</p> <p>↓</p> <p>événement</p>
---	--

Dans la mesure où les dérivées syncrétiques intègrent les modes sémiotiques, l'art classique peut être qualifié selon chacun des modes : (i) par continuité, l'art classique sera de l'ordre du parvenir, de la visée et de l'implication : (ii) en vertu de la même convention, l'art baroque sera de l'ordre du survenir, de la saisie, enfin de la concession.

La phénoménologie ne méconnaît pas la portée de la notion de style : «*Le style est ce qui rend possible toute signification*³⁹.» mais elle méconnaît le fait qu'un style à son tour signifie s'il est couplé avec un autre style, ébauchant ainsi un groupe, une famille organisant des différences et des ressemblances.

Reste la question des modèles sémiotiques que nous limiterons à celle de leur orientation. Le premier modèle adopté par Greimas dans les premiers chapitres de *Sémantique structurale* était démarqué de la phonologie de Jakobson en ce sens que le modèle d'analyse des phèmes était déclaré valide pour les sèmes, geste qui était de bonne orthodoxie hjelmslevienne, mais dans la seconde partie de l'ouvrage, Greimas annexait en la remaniant l'analyse de Propp. L'incidence du point de vue tensif sur cette problématique complexe est la suivante : les modèles reçus permettent le traitement de la composante extensive qui prend en charge les états de choses, mais elle convient mal à la composante intensive relative aux états d'âme, lesquels ont affaire au tempo et à la tonicité. Parmi les modèles et les approches dont nous disposons, c'est incontestablement l'héritage de la rhétorique tropologique qui se tient au plus près de cette composante intensive, de sorte que le modèle à constituer devrait intégrer un volet taxinomique pour les états de choses et un volet rhétorique pour les états d'âme. Au nom de la réciprocité du paradigmatique et du syntagmatique, au volet taxinomique se joindrait la syntaxe extensive opérant par tris et mélanges, au volet rhétorique la syntaxe intensive opérant par augmentations et diminutions.

[février 2008]

³⁹ M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, Paris, Tel-Gallimard, 1999, p. 81.